

dans la bibliothèque du collège Caius, à Cambridge, un vieux manuscrit français renfermant un office propre de saint Edmond.

Le culte de saint Edmond est en grand honneur en Angleterre, mais c'est un saint français par l'éducation et par le cœur. Sa mère, en l'envoyant étudier à Paris, lui fit don d'un cilice. Sa jeunesse fut très studieuse et très pure, grâce à sa fervente dévotion envers la très sainte Vierge.

Edmond étudiait comme s'il eût dû vivre toujours, et il vivait comme s'il eût dû mourir à tout moment : excellente méthode pour devenir un grand savant et un grand saint.

Dans le temps où il faisait à ses *écoliers* de Paris un cours de géométrie, sa mère lui apparut en songe et, lui prenant la main, elle y traça trois cercles, en nommant l'un après l'autre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, puis elle lui dit : « Laissez, mon fils, toutes ces figures dont vous vous occupez maintenant et ne pensez plus qu'à celles-ci. » Le saint comprit aisément qu'il ne devait plus s'appliquer désormais qu'à l'étude de la théologie.

Plus tard, il fut nommé, malgré lui, archevêque de Cantorbéry. Puis, voyant que ses remontrances au roi Henri III ne portaient aucun fruit, et qu'on ne lui laissait plus la liberté de remplir ses fonctions épiscopales, il s'exila lui-même et se rendit à Paris où il vit le roi Saint-Louis et toute la maison royale qui le reçut avec beaucoup d'honneur. Ensuite, il se retira à l'abbaye de Pontigny, de l'Ordre de Cîteaux. C'est là qu'il repose.

Dom Wilfrid Wallace, auteur d'une vie de saint Edmond, avait exprimé l'espoir qu'on retrouverait un jour son office propre, et, comme il arrive souvent, le hasard a fait la chose. Le P. Froger fourrageait à travers de vieux manuscrits tout simplement en vue d'une thèse à soutenir devant l'Université de Cambridge, quand l'office de saint Edmond lui tomba sous la main.

A ce sujet, il a publié dans *The Tablet* un article que je me permets de vous traduire en raccourci.

L'office, à l'exception du Capitule et de l'Oraison, est entièrement propre. Il y a, de plus, trois hymnes non publiées jusqu'alors, dont deux avec leur notation musicale. Le tout comprend les dernières pages d'un manuscrit in-octavo sur vélin, inscrit dans le catalogue de 1849 sous le titre de *Liber Theologicus*, et qui contient, en outre, huit feuilles d'un livre sur les fêtes et les jeûnes, ainsi que plusieurs traités de théologie.

Le manuscrit paraît appartenir à la seconde moitié du treizième siècle, et doit par conséquent avoir été écrit peu de temps après la mort du Saint, qui arriva en 1240. Il vient probablement de la bibliothèque de Cantorbéry. Matthieu Parker était un grand ami du docteur Caius, fondateur du collège, et lui avait donné bon nombre de manuscrits. L'hypothèse que le manuscrit en question était de ce nombre est donc tout à fait probable, et l'examen de la reliure et les autres caractéristiques du volume tendent à faire tourner cette probabilité en certitude.

Voici les trois petites hymnes dont il est parlé ci-dessus, aussi gracieuses que courtes, ce qui n'est pas peu dire, avec leur orthographe latine.